

A la campagne

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 36

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



DANS LA SUISSE ORIENTALE STEIN-SUR-LE-RHIN

Une visite à la petite ville de Stein est un enchantement.

Quand on a franchi le pont à six arches jeté sur le Rhin, il suffit de gravir une ruelle en pente pour se trouver au cœur de la bourgade. Le Rathaus est là, bien en vue, avec ses fresques modernes qui représentent certains épisodes de l'histoire de la cité. Puis voici que s'ouvre une longue et large rue, parallèle au Rhin, une rue bordée de maisons pittoresques dont les façades peintes sont comme les pages d'un livre ouvert. C'est gai, c'est frais, c'est pimpant. Toutes les images sont anciennes et toutes également jolies. Elles s'incrument au cœur des façades, entre les fenêtres à accolades et sous les balcons fleuris. Toute l'histoire de la ville, toutes les allégories de la Renaissance, ainsi que les légendes du moyen âge défilent sous nos yeux éblouis. On a peine à se figurer que ces demeures soient habitées, tant il nous apparaît que chacune d'elles constitue un musée en miniature. Et cependant, il y a des magasins le long du trottoir avec l'enseigne du boucher, de l'épicier ou du droguiste. A l'une des minuscules fenêtres jumelles, une jeune fille se penche, tend le bras au-dessus d'une corbeille de géraniums et secoue son chiffon à poussière.

On traverse la rue, on va d'un trottoir à l'autre, on regarde en haut, en bas, partout et l'on s'étonne brusquement de voir surgir une automobile.

Les auberges ne manquent pas dans la petite ville de Stein. A l'auberge du Soleil, on nous apporte un joli vin du pays qui est plus fin que celui de Hallau et moins mordant que celui de Schaffhouse. Pour le vigneron de Stein, il y a autant de différence entre le vin rosé de ses coteaux et ceux des environs, que nous en trouvons entre une bouteille de Dézaley et un verre d'Arnex. La salle à boire est une salle basse, au mobilier ancien et à la poutrelle originale. La patronne vous sert avec lenteur. Peu de monde : seulement deux ou trois habitués, silencieux et immobiles. Ici, le vin ne monte pas à la tête. Il vous ragailardit, vous rafraîchit, mais ne vous donne aucun panache. C'est un vin dépourvu de jeunesse, un vin qui a, depuis longtemps, atteint la quarantaine.

On s'éloigne de l'auberge accueillante pour gagner une vieille porte à la façade en escaliers, une porte surmontée d'une horloge bleue à aiguilles d'or. Tout autour, il y a des vestiges de murailles, de fossés et de remparts ; au-delà se déroule une vaste campagne aux lignes ondulées, que le Rhin traverse avec majesté. La route fait un contour brusque et l'on descend vers le quai dominant le fleuve. C'est là qu'est le débarcadère.

C'est fini. La petite ville semble avoir refermé ses portes. Et, tandis que nous traversons la place, nous avons encore dans les yeux les façades à encorbellements de toutes ces maisons pittoresques dont les noms, peu à peu, se gravent dans la mémoire : maisons du Pélican, du Bœuf rouge, de la Couronne et de l'Aigle blanc. Cette dernière, la plus belle de toutes, a des fresques aux tons gris, dues au pinceau d'un artiste du seizième siècle.

Sur le quai, quelques voyageurs attendent. Le douanier arrive ; il vient de la frontière qui est à vingt minutes de marche. Il jette un coup d'œil soupçonneux à nos bagages puis s'humanise peu à peu, tandis que le radeleur s'accoude aux pontons de débarcadère.

Soudain, une cloche tinte et une sirène siffle : on se retourne et l'on voit apparaître le bateau à vapeur qui fait le service de Schaffhouse à Constance. C'est un bateau à peine plus grand que nos barques du Léman, mais où il y a des premières et des secondes classes. Il s'avance dans un grand bruit de ferraille et de jets de vapeur, tout pareil à un navire de guerre en branle-bas de combat.

Le personnel est à son poste : trois mécaniciens, deux pilotes, un capitaine et son second. A l'arrière du bateau, deux câbles de fer sont lancés à terre. Le radeleur se tire d'affaire tant bien que mal et la passerelle est jetée.

Du haut de la dunette, le capitaine domine le personnel, le douanier et les passagers. Casquette sur l'oreille, moustache relevée et menton en avant, il cherche à se donner l'aspect d'un vieux loup de mer ou d'un « pirate d'Ouchy ». De temps à autre, il abaisse sur les voyageurs qui veulent bien se placer sous sa protection, un regard bienveillant. Il a conscience de son importance rien qu'à la manière de rejeter la tête en arrière et de lancer son « vorwärts » au moment du départ.

Le bateau s'éloigne. Aussitôt deux mécaniciens abaissent graduellement la cheminée en tirant sur les chaînes et, lentement, nous passons sous le pont à six arches.

Le fleuve s'élargit. Une dernière fois la petite bourgade de Stein — qui ne compte que deux mille habitants — nous apparaît dans toute sa beauté. Un rayon de soleil met une douce clarté sur les toits bruns, tandis que les maisons, situées au bord du quai, mirent leurs façades grises dans les eaux vertes du Rhin. Un château apparaît brusquement au sommet d'une colline verdoyante et la jolie cité s'efface dans la brume.

Nous voguons sur le Lac Inférieur.

Jean des Sapins.



Lèz jletè.

Cette pièce en vers qui a paru dans notre dernier numéro en patois de La Vallée est dû à la plume distinguée de M. A. P.

LOU PATOIS

AI a bin dâi dzein que ne savant pàotître pas du quand lou patois sè devese. Prâo su que lâi a oncora dâi vilhio que sè rappelant d'avai recordâ l'âo catsimo tant qu'à quoi tendent. Cllîào ziquie porrant oncora avâi onn'idée d'avai liè lou catsimo lou nom de la Mésopotamie. Eh bin ! l'è du adan.

Mé l'è apprâi pé on coo qu'étâi zu fère onna fronnâie per lou payi de l'Orient, dâo côté dâo

Jourdain. Clli çoço l'avâi passâ dein on eindrâi et s'étâi arrêtâ tsi on grand homme por sè reposâ et medzî onna mooce.

Adan, lâi a demândâ lou nom de clli câro de payi.

« — Eh bin ! mon ami, que lâi a fé, vu bin vo loudere. Quand su vègnâi inque, ne lâi avâi nion, n'îre pas habitâ et min de nom. Dinche faseint, m'a faliu sondzî à bâti dâi mâison po ti no lodzi. On dzo, mon valet m'a de : — Po coui fâ-tou cllia zinque ? — Mâ, mon valet, que lâi é de, l'è onna maison po ta mia ! »

Et l'è du adan que l'ant batsi clli câro de payi la Mésopotamie et qu'on lâi dévese lou patois. Et pu clliau que vudron pas lou craire que l'aulon vouaitî lé se n'è pas la vretâ.

E. P., Morges.

LA MODZE

N preteint que lo vin fâ âovri les concheines et qu'on hommo qu'a bu vo raconté tot cein que sâ. L'è possibile. Dein ti les casses, se lo vin âovré les concheines, l'è comment l'amou, le clliou les ge. On l'a bin vu l'autr'hi, vè la né, dein l'étrablia dé Pierro-Adam. L'âi avâi dan Pierro-Adam de la Municipalità son biau-frâre l'assesseu, et l'ancien conseilî Tony. Tony parlavé d'atsetâ onna modze po l'élèvâ, et l'étiot venus po vère lè bités à Pierro-Adam, qu'ant toté étâ primâie.

Faut vo dere que saillirant dâo cabaret (pas les bête à quatrè piauté, mâ clliaux que vont su dou pi) io l'avant écrasâ quoque demi, vo paudé craîré.

Tony et Pierro-Adam se mettânt à martchandâ lo vî, que sé traovâvè âo fond de l'étrabllia et là z'autro s'étant amenâ po derè assebin l'âo mot. Lo marsi fé, Tony einmîn la bite.

Mâ, lo lindeman-matin, vè huit hâorès, quand Tony s'è fut lèvâ et que l'a revu son vî, melebâogro ! s'est apeschu que n'étâi pas onna modze, mâ on bâo ! Et l'a dû lo ramena tsi Pierro-Adam !

Les trei pâisans ne l'âi avant rein vu ! — C'èin n'est pas croyabill, allâ-vo derè ! L'histoire est tot parai vretablia. Porri, vo bailli lè noms... ma-ne vu pas mè fère eterti !

Sami.

Leurs toutous chéris. — Madame Pipelet, aigre. — Savez-vous, Madame Pichart, que votre affreux roquet vient de mordre mon fils Jeannot ?

Madame Pichart, au comble de l'inquiétude. — Comment ! Votre fils Jeannot, celui qui relève de la scarlatine ?... Eh ! bien, Madame Pipelet, si Azor prend la contagion, je ne vous le pardonnerai jamais.

A LA CAMPAGNE

— Comment, c'est vous, chère amie ? Déjà de retour à Lausanne.

— Ne m'en parlez pas, j'y meurs d'impatience ; mais, vous-même, comment n'êtes-vous pas à St-Phare ? Votre chalet ne vous tente pas ?

— Que voulez-vous ? Des affaires. Mon mari en a par dessus la tête.

— C'est comme nous. Des signatures à donner au notaire, un règlement de compte.

— Sans compter que votre mari n'aime guère la campagne.

— Oh ! il s'y fait...

— Il n'y a que cela de bon, ma chère, les prés, les bois, les fleurs... Mon mari m'apprend la botanique.

Cette conversation de deux jolies femmes, que le hasard me fit rencontrer, l'autre jour, sur Montbenon, me suscita l'idée de connaître un peu le goût de nos charmantes snobinettes pour la vie campagnarde ou alpestre. Voici.

Pendant tout l'hiver, et sans rien perdre des plaisirs de cette saison brillante — concerts, bals, théâtre, cinémas, conférences littéraires et autres — elles soupiraient après le retour du printemps, ne rêvent que promenades au clair de lune, déjeuners sur l'herbe, ascensions et flâneries ; le mois de mai arrive enfin ; *cependant* — il y a déjà un tout petit « *cependant* » — les beaux jours sont encore incertains, les matinées sont trop fraîches, et, d'ailleurs, on ne veut pas perdre la saison d'opéra, ni les derniers concerts. On voulait partir au premier de juin, mais les ouvriers n'avaient pas encore aménagé la salle à manger du chalet, dont on a changé les boiseries. Enfin, pour le quinze, tout est prêt. On part. On arrive à St-Phare, on s'installe.

Les premiers moments sont délicieux. Madame, très sémillante en un déshabillé de couleur claire, se multiplie, donne des ordres, assigne à chacun sa place, fait des projets, gronde les enfants, querelle la domestique et sermonne son mari. Tout cela l'occupe terriblement et la fatigue outre mesure. Tant et si bien que le soir, à la nuit tombante, elle se couche en regrettant son bon lit de la veille. Mais, bah ! à la guerre comme à la guerre.

Madame adore la campagne. Mais, dès le lendemain, par habitude ou désœuvrement, elle ne pense plus qu'aux moyens de l'oublier et d'y rappeler les « amusements » citadins. Et, d'abord, on lance quelques invitations aux amies snobinettes qui n'ont pas l'heur de posséder un chalet à St-Phare. Ces dames ne se font pas prier et le salon — car il y a un salon au chalet — prend aussitôt l'apparence d'une aimable potinière.

A midi, la cloche sonne le diner dont le menu diffère peu des menus citadins — il y a le téléphone au village, on communique avec le boucher et l'épicier si aisément. — De temps à autre, quelques fraises des bois avec de la crème fraîche, donnent une petite note champêtre au repas accoutumé. L'après-midi se passe en lectures. Ces dames ont emporté quelques romans nouveaux, le cabinet littéraire envoie les revues. Et on lit en somnolant à l'ombre. C'est délicieux, ma chère !

Vers six heures, la cloche sonne le souper.. On passe dans la salle à manger. Les hommes ne sont pas nombreux, retenus en ville par leur travail, ils ne viennent que le samedi soir pour repartir le lundi matin. Cependant, le repas n'en est pas moins soigné et servi de façon parfaite. Mais, au dessert, des framboises exquis provoquent, naturellement, l'éloge de la campagne, sur laquelle ces dames se préparent à dire les plus jolies choses du monde, lorsque la maîtresse du logis déjoue toutes les prétentions en apprenant à ses convives que ces framboises sont arrivées le matin même, expédiées par le marchand-primeur.

A cet instant, vient le facteur. Et ces dames se précipitent sur les nouvelles fraîches comme si elles avaient quitté la ville depuis trois ans pour une expédition polaire. On s'arrache les journaux, on papote, on ergote, on picote ; le temps passe. Il est huit heures.

— Faisons-nous un tour ? propose Madame.

C'est décidé. Cependant, le temps est humide, le serain à ses dangers, ces dames n'iront pas à lui. Une petite « pistée » au village, voilà tout. On rentre à neuf heures. Que faire ? Les jeux innocents ne sont plus à la mode, les cartes n'intéressent pas tout le monde, les disques du gramophone sont désuets, la conversation languit. L'ennui gagne. avec ces journées toutes pareilles, chacun se crée des affaires pour avoir un prétexte d'aller passer un jour à Lausanne. Ces petits voyages deviennent de plus en plus fréquents, et les premiers jours de septembre ramènent enfin à leur appartement d'excellentes petites dames,

toutes heureuses de retrouver un confort qu'elles n'auraient, pensent-elles, jamais dû quitter.

FAUSSES PERLES

LEUNE, élégant, il fait montre de son ignorance et parade de son snobisme. Son pantalon bouffant, sa dent d'or et ses cheveux ondulés évoquent à la fois Hermès et Aphrodite maquillés au point de s'identifier de la plus curieuse façon. Mais, à lui seul, il occupe presque un compartiment du wagon. Ses pieds traînent avec une impertinente nonchalance sous la banquette de ses voisins. Le buste penché en avant, la chevelure rejetée en arrière d'un geste savant de la main, cet incomparable spécimen de « *modern style* » obstrue scandaleusement la circulation dans le couloir transversal.

Une dame âgée est mise ainsi dans l'obligation de lui demander pardon ; l'ineffable personnage, apparemment plongé dans la lecture de l'*Action française*, ne se dérange pas pour si peu ; une vieille femme, ça ne compte plus, à notre époque.

Le gandin se prélassé. Ses vêtements, du plus chic genre anglais, exhalent un parfum de sérail et la fumée de sa cigarette dessine des croissants égyptiens. Et lui, prototype de l'« *aliboron* » d'après-guerre, couvert de bagues et de colifichets, riche, fat et pédant, sublime incarnation de l'orgueil et de la bêtise, lui l'« *incroyable* », il se renverse maintenant sur son siège et se compose une attitude de glorieux incompris qui cherche à faire école.

A côté de ce « *gentleman* » du genre « *macaque* », deux voyageurs se font tout petits. Quelle est donc cette « *perle* » exotique qui demande tant de place sous le soleil ? L'homme étale en ce moment avec ostentation un numéro du *Popolo d'Italia*. Mais ni sa boutonnière, ni sa cravate ne s'ornent d'un faisceau de lecteur ! Essayons de lui parler la « *lingua nobilissima* » des épouées, celle du Risorgimento et du Fascio.

Le snob, surpris, déguise péniblement sa confusion et il répond, avec embarras, dans un français affecté où perce parfois un reste de ce bon accent vaudois qui est notre marque de fabrique : « Je regrette, monsieur, parlez-vous français ? Je préfère, pour ma part, m'exprimer dans cet idiome ! »

Et, ayant raté son effet, l'homme rengaine son *Popolo d'Italia* pour s'absorber dans la lecture du journal cher à Maurras.

Ce n'était pas une perle.

C'était du « *toc* » !

Voilà, me dis-je, un Vaudois qui a mal tourné.

A. Mex.

DE L'ENERGIE !

NON, monsieur Poulet, non, votre service ne marche pas, vos employés sont continuellement absents, ou, quand, par hasard, ils viennent à leur bureau, c'est pour jouer au bouchon ou se livrer à des assauts de boxe ! C'est du Courteline, monsieur, ce n'est pas de l'Administration !

Ici, monsieur le chef de division, satisfait de sa péroration, fit une pause et daigna sourire. Le pauvre Poulet ne riait pas, lui : il avait plutôt la chair de poule.

Assis sur un coin de chaise dans la proportion de dix pour cent, il donnait l'impression d'un jeune moineau en équilibre sur un fil télégraphique.

Pour se donner une contenance, tandis que déferlait sur sa falote personne le flot impétueux des remontrances hiérarchiques, il tentait, avec une ardeur digne d'un meilleur résultat, d'introduire son pouce dans la boutonnière trop étroite du revers de son veston...

Le chef de division reprit :

— C'est votre faute, vous ne sévissez pas. On croirait, ma parole, que vous avez peur de vos employés ; vous n'osez seulement pas leur faire une observation ! Sévissez, monsieur Poulet, sévissez ! Un peu d'énergie, que diantre ! De l'énergie, toujours de l'énergie, encore de

l'énergie, comme disait... heu... comme disait... Chose... Machin...

Et pour suppléer à son manque de mémoire, monsieur le chef de division heurta de trois tapes vigoureuses le bras de son fauteuil et se leva, indiquant ainsi que l'algarede était terminée.

M. Poulet poussa un soupir de satisfaction : son pouce avait enfin réussi à vaincre l'opiniâtre résistance de la boutonnière.

Voyant son chef debout, il se leva à son tour pour prendre congé.

Il s'aperçut alors, avec terreur, que son pouce, après avoir fait tant de façons pour entrer... refusait maintenant de sortir...

Et tandis que le chef de division le poussait vers la porte, en répétant : « De l'énergie ! De l'énergie ! » le pauvre Poulet secouait désespérément sa main accrochée à son veston, sans parvenir à la libérer.

Ses efforts triomphèrent, enfin ! Mais peu s'en fallut que sa dextre, brusquement libérée, n'allât irrévérencieusement heurter le ventre directorial !

Le malheureux Poulet rentra dans son bureau, le crâne en feu, le pouce à vif et la boutonnière arrachée. Anéanti, hébété, les yeux vagues, il s'affala dans son fauteuil et... machinalement son pouce se dirigea à nouveau vers la boutonnière...

Poulet l'arrêta à temps et, se levant d'un bond, envoya trois coups de poing sur son bureau, en vociférant : « De l'énergie ! De l'énergie ! De l'énergie ! J'en aurai ! »

Deux heures plus tard, monsieur le chef de division, passant devant la porte du bureau de Poulet, entendit celui-ci crier à tue-tête :

— Oui, messieurs, je suis très mécontent de vous ! Ça ne peut pas durer comme ça ! Vous êtes de très mauvais employés, paresseux et inexactes ! Vous ne mettez jamais les pieds au bureau et vous passez votre temps à y jouer au bouchon ! Ce n'est pas de l'Administration, messieurs, c'est du Chose... du Machin ! ! !

— Ah ! ah ! fit le chef de division, il se décide enfin à leur laver la tête ! Voyons...

Et il pénétra dans le bureau.

Il resta abasourdi sur le seuil...

Poulet, dans son cabinet, était seul, absolument seul : Debout, devant le miroir, il donnait une leçon d'énergie !...

CANDEUR RUSTIQUE

LE père Gouju, un vieux fermier d'un village où le progrès n'a pas encore marché à pas de géant, a vendu deux vaches à un gros acheteur de bestiaux, Lemouron, qui lui donne en paiement un chèque. Gouju fait la grimace devant ce simple papier où il y a des choses écrites, qui ne lui disent rien, et pour cause.

— Qu'est-ce que vous me donnez là, monsieur Lemouron ?

— Oh ! voyons, père Gouju, ignorez-vous que c'est un chèque ?

— Un chèque ?... Un chèque ? Je ne connais pas bien cette monnaie-là... Encore si c'était du papier avec du bleu penturluré, on comprendrait, mais cette feuille-là... Je peux à peine lire ce qu'il y a dessus. C'est mal écrit. Regardez bien !

— Père Gouju, vous êtes toujours le même, et ce ne sera jamais la confiance qui vous étouffera ! Rassurez-vous, présentez ce papier, comme vous l'appellez, à la banque dont vous avez l'adresse et l'on vous donnera de quoi nourrir vos gens et vos bêtes, c'est-à-dire du bon argent comptant. Allez, père Gouju, soyez sans crainte.

— Hum ! Je voudrais bien vous croire, monsieur Lemouron, mais c'est égal, c'est pas comme de l'argent qui sonne, ces papiers-là !

Dès le lendemain, le père Gouju, qui avait hâte de voir le « phénomène », se rend à la ville, présente son chèque qui est, naturellement, payé comme par enchantement. Tout à fait émerveillé, il va, quelques jours plus tard, à un marché voisin dans le seul but de rencontrer M. Lemouron. Celui-ci l'aperçoit de loin.